

Douze lettres sur la vie de la Terre

1841

Première lettre

Introduction — État d'aliénation de la plupart des êtres humains dans la nature — Concept de la nature — Le devenant. — Inanité de la différence acceptée entre une nature organique et une nature anorganique. — Il n'y a pas de nature morte.

« Comme elle nous est bienfaisante pourtant l'identité, cette constance uniforme de la nature ! — Lorsque passions, tumultes intérieurs et extérieurs, nous ont suffisamment bousculés de-ci de-là, lorsque nous nous sommes perdus nous-mêmes, alors nous la retrouvons toujours, *elle*, et nous-mêmes en elle. En fuite au travers de la vie, nous remettons entre ses mains loyales chaque plaisir goûté, chaque forme de notre être changeant et elle nous restitue les biens confiés sains et saufs lorsque nous revenons vers elle et les lui réclamons de nouveau. Combien malheureux nous serions, nous qui avons tant besoin de déclarer en propriété ces joies du passé avec économie, si nous ne pouvions lui apporter ces trésors fuyants pour que cette amie immuable les mette en sûreté ! — Nous lui sommes redevables de toute notre personnalité. Car se présentât-elle demain à nous transformée, nous rechercherions alors en vain notre Soi d'hier. » — Ces paroles de Schiller, qui se présentent dans l'une de ses lettres éditées par Madame von Wolzogen, je me sentis poussé à te les adresser à l'instar d'un *salut* !, au seuil de consigner ces communications qui te sont depuis longtemps promises sur les phénomènes de la vie de la Terre. Je le fais d'autant plus volontiers, puisque le souhait bien connu de tout être humain parvenu à une conscience plus profonde, est de se préserver une relation pure avec la nature qui nous environne, et se trouve exprimé par ces mots dans une grande intimité et avec détermination et qu'un tel désir est précisément supposé quand on veut accueillir avec sérieux et amour ces communications que nous avons l'intention de faire ici. En effet, très cher ami, certainement que ce monde *est* beau et j'ai toujours considéré cela comme une preuve particulière de l'esprit sain des Grecs, qu'ils employaient un seul et unique mot pour désigner le monde et la beauté : *Cosmos* ; et ce n'est guère la peine de dire à maints égards combien en nous réjouissant, stimulant, revivifiant, en un mot, en nous perfectionnant, les phénomènes de ce monde peuvent agir sur nous et doivent ici le faire en juste situation. Mais pour ressentir cela comme il faut, qu'on ait donc d'abord le courage de connaître ce monde d'un peu plus près, que l'on apprenne comment en chacun de ses phénomènes apparents, les plus merveilleux secrets se trouvent voilés qui, lorsqu'un coup d'œil sérieux nous conduit d'un degré de ces Mystères à l'autre, en nous inspirant d'un sentiment de joie tel celui que nous aurions quelque peu lorsque, nous éveillant dans la plus riche galerie de peintures plongée encore dans la grisaille de l'aube, la lumière solaire de l'aurore émergente nous donnerait à contempler successivement chaque chef d'œuvre l'un après l'autre ! — Lorsque je plonge par le souvenir dans mes années d'enfance, combien le monde d'alors m'était merveilleusement intime, si proche car si peu m'en apparaissait seulement, car je n'avais guère connaissance alors de ce qui se trouvait derrière le proche horizon ; or, si à présent je regarde autour de moi, avec le sentiment évident qu'infiniment beaucoup de ce monde m'est resté caché et me le restera, je reconnais pourtant des milliers de phénomènes au firmament et sur Terre qui m'entourent comme de vieilles connaissances et amis, lorsque je ressens comment justement par cette fréquentation plus confiante avec la nature, le sceau de son origine divine apposé sur chaque feuille d'arbre et en chaque cristal m'est devenu lisible et la joie intérieure en sa beauté impérissable s'est toujours levée plus étincelante en moi, alors je ne puis me retenir de te répéter sans cesse à Toi et au monde : c'est cette étude de la nature, stimulée et activée aux sens libres et purs, authentiquement humains, qui est un des moyens les plus beaux et les plus efficaces, non seulement pour parfaire sans cesse le développement de nos forces spirituelles, mais principalement encore pour atteindre une satisfaction joyeuse dans l'existence et dans l'agir. — Que ceci ne soit pas généralement ni résolument reconnu, c'est d'autant plus étrange puisqu'il n'est besoin que d'une comparaison attentive de l'antiquité avec les temps modernes pour démontrer que l'étude de la nature est en tout véritablement une tâche principale des temps modernes et certes de celle dont l'accomplissement doit représenter un salut essentiel pour cette époque même, et en direction duquel elle s'est élevée plus largement au-dessus de l'antiquité que peut-être dans l'autre, qui a voulu y parvenir jusqu'à présent dans l'ordre chronologique et qui n'en est pas

moindrement particulière, à savoir celle selon l'orientation religieuse morale. — Puisse donc aussi tout un chacun, auquel une voix lui revient ici, que son action répande de plus en plus universellement un sens vivant pour la signification importante d'une telle étude de la nature !

À vrai dire, cela nous a assez souvent donné des idées singulières, comme tu le sais bien, lorsque nous remarquons la manière dont un grand nombre de gens, sinon cultivés, se retrouvaient si totalement étrangers dans la nature, au point que le sol sur lequel ils marchaient leur était inconnu, tout comme l'air qu'ils respiraient et la lumière qui les éclairait et s'ils se plaignaient souvent dans leurs efforts unilatéraux et égoïstes dans cette vaste et belle nature de la manière dont ils devaient se sentir malheureux et solitaires, à l'instar de fils déconcertés de leur amie maternelle. — Lors de telles considérations tu m'as fréquemment rappelé, en un endroit de ma lettre au sujet de la peinture des paysages, où il est dit : « Il faudrait d'une part désirer un ouvrage dans lequel s'épanouissent les maints aspects de la vie de la Terre devant les yeux du lecteur dégagé des chaînes de l'école, dans une simplicité toute grecque et d'une manière purement humaine, où, main dans la main avec la science et l'art et sans être sentencieusement importuné, celui-ci se vît beaucoup plus incité à entrer en conversation avec de tendres amies aimées plutôt que de se retrouver sur le chemin de tant d'autres, qui tournent en rond à l'instar du baudet bâti au moulin, sans jamais lever les yeux de son trottoir. » — En effet, tu m'a sommé d'oser moi-même combler une telle lacune. — La chose présente toutefois de grandes difficultés, car à l'instar de celui qui a pensé conquérir la vierge *Brunhilde*, protégée et encerclée par le feu sacré *Lobe*, dans la légende des *Nibelungen*, on doit franchir celui-ci, ainsi donc la joie de l'aperçu garanti par un quelconque savoir suffisant, n'est guère à atteindre sans un certain sérieux ni de sévères contentions qui exigent persévérance et dévouement au moyen desquels peut uniquement être acquise une vision supérieure plus vaste garantissant une satisfaction véridique. Cela étant, il ne faut pas nier qu'à peu près à l'instar de nombreux artistes ayant appris à maîtriser le matériau de leur art à l'issue de multiples efforts, et n'ont pourtant en rien approché l'art lui-même et sa vie poétique, ainsi se comportent aussi de nombreux érudits et chercheurs de la nature qui, totalement plongés dans la mise à l'écart précise du détail et cela justement parce que ce dernier, à cause de son infinitude, ridiculise pourtant à la fin tous leurs efforts, par lesquels toutes les ébauches pénibles ne conquièrent jamais l'aperçu joyeux de la grande et libre vie de la nature. On pourrait quelque peu les comparer au randonneur qui, les yeux constamment rivés sur le sentier rocailleux et sa configuration particulièrement difficile au travers des roches, grimpe péniblement la montagne et sans doute n'a jamais ainsi pu obtenir à la fin une représentation de la particularité de la physiologie d'un domaine alpin, pas plus qu'il n'a contemplé la grandeur et la beauté de toute une chaîne de sommets alpins. — Cela étant il nous faut en outre aussi penser qu'il y a nonobstant deux choses quant à savoir si quelqu'un s'active de par lui-même dans un art ou dans une science et exploite continuellement le champ choisi, ou bien s'il ne veut que s'en approprier un aperçu, en le traversant de part en part avec simple bon sens et orientation. Car un esprit éduqué peut bien accueillir et saisir dans sa pureté, la beauté d'un poème ou d'une œuvre d'art pictural, s'en réjouir et au moyen d'une observation réitérée, en faciliter ainsi son développement intérieur sans devoir pour autant s'être intérieurement habitué à la faculté de créer lui-même une telle œuvre ; et bien entendu un tel comportement doit être reconnu quoiqu'il en soit de la même manière dans le domaine scientifique. — L'édification d'une oeuvre de science, joliment articulée conformément à l'art, doit nécessairement pouvoir aussi être exposée d'une manière claire et synoptique à l'érudit¹, lequel n'est pas chercheur lui-même, car en effet, on peut même affirmer que la formation générale, énergique et pénétrante d'une nation n'apparaît seulement possible que si, au moyen d'un tel accès aux diverses sciences, à tout érudit et à tout chercheur lui-même agissant dans n'importe quelle sphère soit aussi accessible un aperçu clair et sain des autres domaines du savoir humain et de son savoir-faire qu'il ne couvre pas lui-même. Il est vrai qu'il faille présupposer l'existence d'un tel organe capable d'accueillir de telles communications et si je te fais part ici de la disposition d'esprit que je connais, si je parle des phénomènes de la grande vie de la nature, librement et sans y aller par quatre chemins, aussi souhaiterais-je le faire sans distinction pour n'importe qui d'autre, car bien entendu, il me semble bien que des individus ne se sont pas rarement présentés à moi qui eussent voulu se préoccuper de tout

¹ Car « ce qui se conçoit bien s'explique clairement », *ndt.*

autres affaires que précisément celles de la vie de la nature. Or je n'aime guère désigner aussitôt ceci comme une absence de disposition pour une connaissance de ce genre, car à quel être humain dût-il faire défaut *originellement* un sens pour la nature, puisque celui-ci est un être de nature ? — Mais de la même façon que dans notre corps plus d'un muscle s'atrophie et se ratatine, du fait même de l'absence d'exercice depuis l'enfance et devient ainsi totalement inutilisable pour la vie, ainsi en arrive-t-il avec le sens de la nature ; car celui-ci peut décliner sous l'effet d'une éducation pédante et inepte, il peut être détérioré sous l'effet des dures misères de la vie, oui, il peut même se perdre au moyen d'une étude perverse et contrainte de la nature et dégénérer dans une mésestime permanente des phénomènes les plus sublimes qui existent. En tout cas l'organe le plus heureux, pour une appréhension générale de l'importance profonde des phénomènes de la nature, s'édifie chez celui qui dès sa plus tendre enfance, sainement et en ouvrant ses sens, s'est mû en plein air et dépensé volontiers librement et ouvertement en recevant directement l'attrait vivant de la beauté de la nature, tout en ayant nourri soigneusement et fidèlement en lui-même le sens pour tout autre aspect quelconque d'une science sérieuse et dans le même temps une joie intérieure à la beauté de l'art. Combien sensitive devient alors une telle âme de cœur (*Gemüt*) quand lui sont offertes des descriptions comme celles d'un Alexander von Humboldt, d'un Hugi², d'un Hausmann³ et de tant d'autres, combien s'épanouissent alors en s'ouvrant et en se déployant les pétales encore tout étroitement fripés de son monde représentatif et avec quelle reconnaissance elle accueille dès lors les conclusions sur des objets dont l'approfondissement n'était pas prédisposé dans le domaine du champ de son propre travail ! Et ainsi ne pensé-je pas seulement à Ton individualité, je crois savoir qu'elle est ainsi disposée et dans cette conviction, je veux chercher à te faire ouvertement part de ce que j'ai à communiquer dans les relations ainsi pensées. — On parle autrement, en effet, à quelqu'un dont on présuppose qu'il a déjà la sensibilité pour la matière de cette communication et autrement encore à quelqu'un qui est en situation de se tourner avec peine vers quelque attention de ce genre. — Récemment, je découvris du reste tirée de l'œuvre spirituelle de A. Bertrand⁴ : *Traité du somnambulisme et des différentes modifications qu'il présente* une parabole qui me semble pertinente pour dépeindre le comportement des êtres humains ordinaires vis-à-vis de la nature, dont je devrais encore faire part ici : « Dans une grande ville », ainsi raconte l'auteur, là où il parle de la capacité de divination des animaux, « dont les habitants, bercés dans des habitudes antiques et endormis par le tumulte et le tapage de ce qu'on appelle le grand monde, étaient devenus sourds pour les tonalités légères de la nature paisible et universellement reconnue, un voyageur débarqua ; il raconta le prodige d'une île enchantée sur laquelle il s'était rendu, dont les animaux, poussés par un esprit supranaturel, possédaient la capacité de reconnaître l'avenir et d'y lire ainsi ce qui leur sera un jour extrêmement profitable de savoir. Ils veillaient à leurs besoins futurs avec un doigté compréhensible qui l'emportait sur tout ce que l'être humain pouvait bien se représenter lui-même. Un oiseau attira l'attention parmi d'autres qui, bien longtemps avant de pondre ses œufs, sitôt qu'il s'est accouplé, construit un nid qui l'accueille avec les siens, le protège et le tient au chaud ; en effet le futur se tient si manifeste devant lui qu'il sait d'avance combien d'œufs il y pondra et de quelle grosseur ; c'est pourquoi il construit son habitation en l'aménageant selon les diverses dimensions conformément aux besoins futurs de sa famille, ni trop petite ni trop grande. Rien n'égale le soin prévoyant de l'oiseau qu'il consacre à ses petits ; il renonce à sa manière de vivre précédente pour vivre pour eux, uniquement avec prévoyance, sans être guidé par l'imitation ou les habitudes etc. — Il est facile de comprendre que, notre voyageur avec son récit merveilleux fut moqué, devint la risée du plus grand nombre, accusé de se faire l'illusion de soi la plus simplette voire même d'affabulations et de mensonges intentionnels. Un petit nombre d'opposants se constitua nonobstant qui ne rejetèrent pas tout et voulurent le croire sur parole. Ils envoyèrent donc une commission d'enquête sur l'île prodigieuse en question, dont le rapport cependant, à son retour, eut une teneur encore plus merveilleuse car tous les animaux de l'île possédaient ce don prophétique dans leur état naturel. Que n'offrait-il comme prodiges déjà le règne des insectes lui-même : les abeilles, les guêpes, les fourmis, etc., avec leur talent prévoyant de construction ! Un seul de ces nombreux prodiges fut mentionné ici dans le rapport de la commission.

² Franz Joseph Hugi (1791-1865), scientifique et alpiniste. (voir Wikipedia (*Wiki*) *Ndt*)

³ Johann Friedrich Ludwig Hausmann (1782-1859), minéralogiste et géologue allemand (*Wiki*). *Ndt*

⁴ Alexandre Bertrand (1795-1831), premier rédacteur des *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'académie des sciences* (mort à 36 ans suite à une chute sur la glace en allant secourir un malade (*Wiki*) *Ndt*)

L'abeille solitaire ou maçonne, qui ne vit que quelques mois, s'accouple, pond un œuf et ne se préoccupe désormais de rien d'autre que de prendre soin de ses jeunes. Or elle va mourir d'ici peu ; mais par quel prodige, elle prévoit et veille d'avance à l'avenir de ceux qu'elle laisse derrière elle ! Elle pond ses œufs dans le trou convenable d'un mur, parcourt ensuite le champ en tout sens en quête d'une larve d'une espèce particulière qu'elle découvre et reconnaît, s'empare d'elle et la destine au développement futur de ses orphelines. Elle la transporte et la dépose dans le trou du mur où se trouvent ses œufs. Cette proie doit à présent cesser de vivre, mais lorsque ses jeunes se glisseront en dehors de l'œuf, ils trouveront dans le corps de la larve leur nourriture convenable. Mais ce n'est pas encore ce qui est bien le plus prodigieux de l'affaire ; car si l'abeille eût laissé la larve en pleine santé, celle-ci eût pu s'échapper ; si, par contre, la proie mourût totalement, alors il est certain qu'une substance pourrissante ne pût jamais nourrir les jeunes. Que fait donc l'abeille maçonne tout au début de sa proie ? Elle la pique de sorte qu'elle reste en vie sans disposer ni d'une pleine force de vie pour s'échapper, ni ne doive pour autant mourir de faiblesse : et ainsi languissante, elle va survivre aussi longtemps qu'il sera nécessaire jusqu'à ce que les jeunes seront devenus matures en s'en étant nourris. — Pourtant pour en venir à l'interprétation de la fable, le rédacteur conclut son récit par la question suivante déjà attendue : Quelle est donc l'île mystérieuse en question autrement que le monde « magique » dans lequel nous vivons nous-mêmes ? *Et* qui sont ces habitants ignares de la grande ville d'autres que nous-mêmes, sourds et aveugles, enfermés dans les murailles et porches de la fausse culture, qui ne voyons ni n'entendons ce que nous pourrions percevoir chaque jour dans la grande et vaste nature ? — Hélas !, voudrais-je ajouter, la représentation que la plupart sont censés avoir sous le terme de nature, n'est-elle pas surtout celle-là totalement plongée dans l'obscurité ? — J'ai souvent déjà affirmé, que c'était un vrai malheur pour la majorité des peuples européens qu'au lieu du mot « nature », aucun d'eux n'ait forgé de mot particulier dans sa propre langue pour en exprimer ce mystère manifeste-là. — Certes, on ne croit pas à ce qu'un tel terme insolite, rarement compris selon sa signification, a contribué pourtant depuis l'enfance par sa tonalité inhérente à nous aliéner de son objet ! — Si l'on voulait aller au fond de cette question, on trouverait alors peut-être assez de gens qui avec le mot nature n'associaient finalement rien d'autre que la représentation d'une statue aux seins innombrables que leur avaient montrée les livres d'images de leur enfance ! — Il n'en serait certainement pas ainsi, si ce que nous désignons par *natura* [= le fait de la naissance, *ndt*] selon sa dérivation de *nascor*, [= « Je nais », *ndt*] comme ce qui « **dans le divin et par le divin ne cesse de naître, de mourir et de renaître** » fût caractérisé en se retrouvant donc rendu par un mot singulièrement forgé dans chaque langue ! — La langue allemande, dont l'esprit philosophique et la belle plasticité se rehaussent si nettement davantage que l'on pénètre dans ses ramifications, serait ici au moins privée d'une formation habile du mot, qu'elle possède en effet déjà dans les paroles de Goethe :

« *Das Werdende, das ewig wirkt und lebt.* »
 « *Le devenant, qui éternellement agit et vit.* »

Car qu'est-ce la nature d'autre que ce qui devient constamment, le *devenant*, qui ne connaît aucune pause, aucun *être persistant*, ce qui génère constamment la réalisation des images archétypes divines (idées) en formations infiniment changeantes et qui devient ainsi la base éternelle de l'ensemble des phénomènes du monde, tandis que les images archétypes divines immuables, les idées divines, si l'on est autorisé à l'exprimer ainsi, représentent l'autre fondement primordial essentiel et éternel des mêmes. — C'est la raison pour laquelle Goethe exprime l'élément le plus pertinent de cette relation de la nature qui succombe uniquement à d'éternelles métamorphoses :

« Und umzuschaffen das Geschaffne,
 Damit sich's nicht zum Starren waffne,
 Wirkt ewig, lebendiges Tun.
 Und was nicht war, nun will es werden
 Zu reiner Sonnen, farbigen Erden,
 In keinem Falle darf es ruhen. »

« Et pour régénérer ce qui fut produit,
 Pour qu'il ne se cuirasse ni se pétrifie,
 Un faire vivant éternellement veut agir.
 Et ce qui ne fut pas, veut alors devenir
 Astres purs et terres colorées,
Jamais ne doivent s'immobiliser »

Car il ne faut penser d'aucun corps de nature une persistance absolue et même la pierre, en apparence plongée de manière permanente dans le plus grand repos, traverse avec la Terre à chaque seconde d'immenses espaces de son orbite autour du Soleil et connaît constamment d'imperceptibles modifications chimiques. — Plus loin, il est dit non moins pertinemment :

« Es soll sich regen, schaffend handeln,
 Erst sich gestalten, dann verwandeln ;
 Nur scheinbar steht's Momente still.
 Das Ewige regt sich fort in allen :
 Denn alles muß in nichts zerfallen,
Wenn es im Sein beharren will. »

« Tout doit s'agiter, créant et opérant,
 Se former d'abord, se métamorphoser
 Qu'un instant à l'arrêt ne semblant.
 L'Éternel continue en tout d'œuvrer :
 Car tout doit se déliter dans le néant,
S'il veut persévérer dans l'être constant. »

Devrais-je amener encore dans ce champ quelque chose de totalement nouveau, au moyen de la comparaison de la relation de nature et d'idée, alors je dirais ceci : Imagine-toi une chute d'eau, étalée et se précipitant dans le vide sur une grande largeur et hauteur, ceci serait le devenant éternel, le phénomène mouvant sans repos des éléments chaotiques de la nature en soi, et représente-toi les ombres des statues d'une galerie édifiée à proximité le long de la chute d'eau, dont les formes sont créées et soulignées par l'image des rayons du Soleil sur cette chute d'eau. — Ces statues sont cependant les figures des idées divines, ces images archétypes-là, au moyen desquelles, et à partir du chaos du devenant général ou des éléments de la nature, illustré ici sous l'allégorie de la chute d'eau, des formes déterminées prendraient ainsi naissance. — Toutes sortes d'autres considérations se laisseraient alors organiser sur la manière dont bientôt les mêmes parties de la cascade estompent ou ébauchent l'une et l'autre de ces images et dont bientôt une même image persiste alors en un endroit, distinctement traversée sans cesse d'un grand nombre des parties diverses de la cascade et toutes ces considérations pourraient bien rendre palpables la manière dont le phénomène du monde surgit au travers de cette interpénétration constante entre images archétypes et éléments naturels (je les ai désignés dans ma physiologie par le terme de « éthers »), et ceci tout à fait de la même façon que dans notre être propre nous pouvons ressentir qu'il est le même absolument conditionné par la *monas* de l'âme se manifestant par les éléments en changement constant de notre corps, laquelle est et ne peut être rien d'autre qu'une infinie image archétype divine. Cela étant tenons-nous en fermement au concept de nature au sens concret, l'image d'un existant déterminé (comme donc Goethe l'a fait d'une manière remarquable dans son essai précoce *La Nature*⁵), alors une autre erreur disparaîtra pour nous, qui a envahi les sciences elles-mêmes avec une détresse qui n'est pas moindre et qui les envahit encore. Cette erreur consiste dans le fait d'avoir pensé d'une manière déconcertante, pour ainsi dire, deux sortes de nature existantes l'une à côté de l'autre, dont l'une est animée mais pas l'autre ; en la première, l'animée, furent comptés l'être humain, les animaux et les végétaux, alors qu'en la seconde, l'inanimée, fut comptés la Terre et le ciel avec leurs phénomènes, comme quelque chose de foncièrement

⁵ Goethe écrits, vol. 10, p.1. [voir aussi Goethe : *La métamorphose des plantes* Tiades, Paris 1975 (*Hymne à la nature* (Christof Tobler,)), p.253.

hétérogène. C'est nonobstant là une distinction que je ne susse justifiée en rien pour ma part, car ce ne dût être que le point de vue d'un cœur sec et bien étroit qu'adoptât un tel être humain, dont les yeux par conséquent se ferment pour la grande et universelle nature, parce que de manière égoïste, ce point de vue n'a de sens que pour ce qui convient tout d'abord à sa vie propre. — Mais, certes ! Celui qui s'abandonne, sans être enchaîné aux préjugés, à observer la nature elle-même, n'en découvre foncièrement qu'un même devenir et agir dans la vie des corps du monde, comme dans la vie des êtres terrestres individuels se trouvant proches de nous, il reconnaît dans le globe qui ne cesse de filer sur son orbite, avec l'inspiration et l'expiration de la Terre, avec la circulation de ces eaux, de ces manifestations de vie électriques et magnétiques et autres, rien d'essentiellement différent d'un *infusorium* provoquant le roulement d'oscillations dans l'eau et dans les circulations des sèves des créatures supérieures, conditionnées par des oppositions de champs électriques et magnétiques. — Tu connais vraisemblablement le rêve dans lequel l'excellent Lichtenberg⁶ dépeint la manière dont la Terre est portée dans une échelle de mesure de rajeunissement infinie pour une analyse chimique et comment à cette occasion il n'y gagne que de pauvres résultats pour son investigation ; à moi, il m'est souvent venu à l'esprit de composer un rêve dans lequel à un apôtre rigide de la différence entre animal vivant et nature végétale, d'une part, et une nature tellurique morte et cosmique d'autre part, survient l'instruction de la part de l'esprit du monde, de regarder au travers d'un microscope planant dans l'éther lointain. Ainsi voit-il donc bientôt briller de petits globes illuminés tourner les uns autour des autres selon des rotations régulières, il remarque des substances gazeuses et liquides livrées aux fluctuations régulières, il voit comment elles agissent en s'attirant réciproquement, comment ici ou là l'un de ces petits globes s'effondre sur lui-même et se pulvérise, alors qu'en d'autres endroits, de la matière nébuleuse en de nouveaux petits points s'agglomèrent et après quelques roulements excentriques de-ci de-là, s'associent convenablement aux cercles des autres, s'y nourrissent par absorption et grossissent et se réduisent de nouveau par sécrétion et ainsi de suite, et tout cela lui rappelle d'une manière si déterminée ses observations microscopiques antérieures sur les infusoires de mer brillants et sur les animaux globulaires sans bouche ni viscères, qui régulièrement tournent sur eux-mêmes au point qu'il se met déjà à intégrer ces infusoires d'éther dans son système comme des engéances nouvelles et singulières. Mais voilà alors qu'une voix non sans honte retentit et prononce ces paroles étranges : « *Ce que tu as vu, c'était le mouvement du système solaire et tandis que tu croyais l'observer depuis une heure, une année du monde s'en est écoulée !* »

Cela m'a toujours fait ainsi l'impression la plus déconcertante, et je voudrais même dire la plus lugubre, de devoir entendre parler d'une différence absolue entre des substances ou des forces organiques vivantes et celles physiques inorganiques ! — Je pose la question : que sont-ce donc les substances organiques, qualifiées ainsi de manière exclusive, autrement que celles physiques ? Ne sont-ce point toujours les mêmes éléments anciens, les mêmes hydrogène, oxygène, carbone, azote, les mêmes métaux et métalloïdes qui, répandus dans l'ensemble de la nature terrestre, composent même les organismes individuels, en effet, le corps humain lui-même ? Ne sont-ce point les mêmes effets élémentaires qui s'extériorisent en attraction et répulsion, activité électrique ou chimique, entre les couches de la terre et de l'atmosphère et se retrouvent derechef dans la croissance des végétaux et dans les mouvements de l'animal ? — La nature, pour exprimer cela en un mot, n'est-elle pas *un océan du devenir*, dans lequel des idées infiniment diverses se reflètent des milliers de fois et dont les gouttes apparaissent sous des milliers de formes s'ordonnant à chaque fois momentanément et librement sans insister à chaque fois, d'après la loi d'une idée ou d'une autre ? — Le même carbone qui vivait, par exemple hier, dans notre sang, se trouve à planer en ce moment dans l'atmosphère en attendant demain de se fixer dans la plante en germination [ou le bourgeon qui donne naissance à un rameau d'arbre *ndt*] ! — Là où nous tournons le regard de l'esprit, une attraction, une pression et un devenir des éléments, qui apparaissent ainsi ou autrement, à chaque fois selon qu'une idée ou une autre le saisit, l'ordonne et

⁶ Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), grand philosophe, écrivain et physicien allemand, investigateur entre autres de l'activité onirique dont il est question ici, qui a tenu par ailleurs les promesses de son nom, en produisant néanmoins une « montagne d'éclaircissements » ! Le rêve de Lichtenberg est ici à rapprocher de celui de Friedrich (August) Kekulé von Stradonitz (1829-1896) qui comprit la délocalisation des électrons π du benzène de manière putative à la suite d'un rêve de l'Ouroboros ou serpent se mordant la queue (Wiki) *Ndt*

(qu'on me permette le mot !) l'enthousiasme. — En vérité, il ne peut donc pas être question ici en aucun cas d'une distinction entre éléments organiques et inorganiques, vivants et morts ! — Non pas que le devenant, l'opérant réel ou substantiel de la pierre et de l'animal, soient essentiellement autres, mais au contraire ce sont les images archétypes qui fondent l'existence de l'animal et l'existence de la pierre du corps terrestre qui sont différentes. — Certes, ici se trouve la clef principale pour toute compréhension intime de la nature. Celui qui a un jour pénétré ici jusqu'à obtenir un examen pur lui permettant d'accéder de manière pénétrante à l'essence du phénomène naturel se produisant devant lui — ce qui est justement l'essence du devenant infini — et sa relation au monde des idées divines s'y reflétant à des milliers de reprises, celui-ci témoignera, et cela à l'instar d'un initié, d'un monde phénoménal partout apparenté et étroitement lié, se présentant à son exploration comme à sa réalisation, que la dimension de son ampleur soit réduite ou grande, à l'intérieur duquel sa recherche ou son action s'active même s'il se résigne à ne pouvoir en embrasser que si peu, il se sentira partout comme chez lui dans la relation qu'il entretient avec la nature ; c'est quelque chose comme cela que ressent le citoyen, au travers de la parenté de son sang avec la langue et les us et coutumes, à l'égard de son pays natal, quand bien même il n'en désigne encore qu'une toute petite possession comme sienne, il se sentira toujours comme chez lui dans tout le reste de son pays ! — Je ne sais pas si cela se présente à toi pareillement ainsi, mais ceci me semble directement la manière de voir la plus profonde et la plus judicieuse de la nature mais aussi la plus simple et la plus compréhensible. — Pourtant quelqu'un pourrait-il encore objecter, quand bien même il ressort de telles considérations, que les éléments de la nature sont une seule et même chose pour le règne organique comme celui inorganique et qu'en relation à cela on ne peut pas statuer sur deux différents royaumes de l'ensemble de la phénoménologie universelle, c'est nonobstant une autre question de savoir si l'idée de l'organique et celle de l'inorganique ne sont pas si totalement différentes de sorte que les phénomènes naturels fondés par ces idées différentes, dussent être aussi considérés comme absolument opposés. — Mais qu'il n'en soit pas non plus ainsi et sauf que c'est l'aperçu qui est à conquérir plus ou moins facilement de la configuration organique d'un certain phénomène et que seule la parenté plus ou moins grande avec l'art de notre existence propre a amené un telle distinction, laquelle se perd aussitôt si, premièrement, nous clarifions le concept d'organique et secondement, si nous voulons nous élever à un aperçu plus libre et plus vaste.

En ce qui concerne le premièrement, il en est en effet ainsi que pour tout un chacun voulant se conquérir des représentations plus évidentes de la nature et de la vie organique, il tente inlassablement d'être au clair sur quels caractères ont donc véritablement ces mots si fréquemment utilisés « d'organique » et « d'organisme » et quels concepts sont donc à y relier. — Mais si tu dérivés organisme de l'organe, de l'instrument/l'outil (organon), que peut donc être autrement un organisme que ce qui dérive de son image archétype, indifféremment de la savoir plus ou moins consciente ou inconsciente celle-ci, *de son* instrument/outil, un organe qui est un membre engendrant, produisant et par ceci même extériorisant de sa vie ? — Chaque membre édifiant [membrane ou structure constitutive de son édification, *ndt*] d'un tel organisme appartient aussi à la nature, dans la mesure où il est lui-même devenant, un phénomène apparent de ces éléments toujours changeants et déjà de ce fait *multiples* ; par contre dans la mesure où son existence se voit conditionnée par une image archétype, par une *image de son essence/être avant son être/essence*, il est, en appartenant aussi au monde idéal et par ceci même, une unité, un individu. Le premier aspect conditionne ce que nous désignons par le corps vivant⁷, le second ce que nous désignons bientôt inconsciemment, plus rarement consciemment, comme l'âme. Dans quelle ampleur un phénomène d'ensemble est-il de ce fait conditionné de sorte que constamment et intérieurement, l'idée du même pénétrant les éléments changeants en lui, on affirme : l'idée que l'âme incarne, *s'in-corpore* en lui, elle *s'y incorpore* et l'idée est elle-même *incorporante-vivante*. La *Vie* (dérivant de *Leib* [voir la note 2 du traducteur, ci-dessous ! *ndt*]) ne peut donc pas s'appeler constamment autrement qu'une *incorporation de l'archétype dans le devenant ou l'idée de la nature*. Mais si nous nous élevons à présent, secondement, à un aperçu plus vaste et plus libre du monde, alors notre conscience la plus intime nous

⁷ *Leib*, qui en allemand caractérise et distingue le corps vivant ou « en vie », du corps physique mort (*Leichnam*) ou cadavre ; attention ! ici, cette nuance est peu souvent rappelée dans les traductions françaises des conférences de Rudolf Steiner, or c'est une « nuance **vitale** ». Fidèle au Christ Jésus, Steiner ne parla toujours en effet en définitive que de la vie du *Logos*, dans presque ses conférences ! *ndt*]

dira bientôt que tout l'univers ne peut exister que du fait qu'à l'intérieur d'un divin sublime, une essence archétype, se contemplant de ce fait Elle-même, pénètre le royaume incommensurable des idées et de la nature interagissant incessamment entre elles de sorte donc que le concept de cette incorporation, de cet « être devenu vivant », revient au phénomène d'ensemble du monde de la même façon qu'à tout autre organisme quelconque et en conséquence, une *Vie* nécessaire dût régner au travers de toutes les sphères de l'univers, de sorte qu'ensuite aussi l'opposition véridique et absolue à celle-ci, à savoir une mort véridique et parfaite, est totalement impossible du fait qu'elle s'effondrerait alors avec le concept d'un zéro absolu ou d'un néant parfait. —

Ainsi mon cher et précieux ami, t'aurais-je caractérisé le cours des idées que de longues années de comparaisons et de réflexions sur ces objets idéels m'ont montré comme le plus simple et le plus conforme et si cela t'a plu d'en suivre pareillement la direction, alors il te deviendra évident que la conséquence nécessaire de ces considérations sera de reconnaître que l'entité *organique* de l'univers et de toute la nature organisée par les idées divines, c'est tout le phénomène universel et déjà à partir d'ici, il est impossible de considérer un royaume inorganique, un royaume de la mort, mais plus exactement de distinguer toujours seulement divers royaumes de la vie. Dans tout le devenir élémentaire organique de la nature, ce qui en fait la structure, la membrure, c'est en effet la même vie unitaire d'une idée dans le devenant élémentaire de la nature, de reconnaître la même vie d'une individualité quelconque existante dans son développement continu, quand bien même il soit question du système solaire en devenir ou d'une plante en devenir ; et le rocher est à désigner comme n'étant pas moins organique, c'est-à-dire comme n'appartenant pas moins à un organisme plus grand, avec ses articulations cristallines ou bien la source avec ses courants rythmiques en relation avec la totalité de la Terre, comme l'édifice osseux avec ses fibres de cristallisation ou bien le courant sanguin avec son pouls battant en relation avec la vie de l'animal. — Partant d'ici, on arriverait par conséquent difficilement à se permettre principalement une distinction entre l'animé et le sans-vie de la nature organique et inorganique, si ce que nous désignons comme le *dépérissement de l'individu*, ce que je voudrais caractériser ici par la mort relative, eût entraîné à cet effet. Puisses-tu me permettre pour cette raison que je te fasse part de quelques idées là-dessus dans ma prochaine lettre, car sur le point de vue que nous voulons arrêter et affirmer lors de nos considérations prochaines sur la vie de la nature qui nous entoure, nous devons pourtant nous en être résolument informés, cela étant un fois encore si un entendement, une intelligence quelconque, est en outre censé réussir. Certes, c'est à peine si l'on peut rencontrer autant de dépit, après avoir fait part de longues communications sur des phénomènes secondaires à des personnes qui, justement parce qu'au sujet des phénomènes archétypes, se trouvent en opposition directe avec nous, n'en ont appréhendé une compréhension vraie en aucune partie de ces communications-là. C'est pourquoi c'est mieux et indispensable tout d'abord de s'exprimer sur les phénomènes archétypes et de poser en outre la manière dont on les pense véritablement, — ensuite des esprits apparentés se tourneront bientôt vers nous tandis ceux conformés autrement s'en détourneront. Et ainsi cela doit être ! Une pleine identité des manières de voir et des jugements amènerait la mort de l'esprit de la même façon qu'une cessation absolue des antagonismes des forces physiques devrait provoquer l'anéantissement du phénomène du monde. ! — Qu'il suffise donc que nous exprimions ce que *nous* pensons ainsi — et avec ceci que soi donc proscrite toute polémique avec ce qui intervient des autres côtés, alors ceux-là [qui sont « autrement conformés », *ndt*] puissent-ils aviser nonobstant jusqu'où ils avancent avec la représentation d'une *nature morte* dans le royaume revigorisant de la vie !

Carl Gustav Carus : *Douze lettres sur la vie de la Terre*, (édité par le Pr. Dr. Ekkehard Meffert) *Verlag Freies Geistesleben*, Stuttgart 1986, pp.43-56. (ISBN 3-7752-0880-4)

(Traduction Daniel Kmiecik)